



Changements culturels et changements linguistiques dans la forêt d'Afrique centrale

Serge Bahuchet

► To cite this version:

Serge Bahuchet. Changements culturels et changements linguistiques dans la forêt d'Afrique centrale. *Revue d'ethnolinguistique (Cahiers du Lacito)*, 1995, 7 (les mécanismes du changement culturel et linguistique), pp.43-69. hal-00387599

HAL Id: hal-00387599

<https://hal.science/hal-00387599>

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1995

“Les mécanismes du changement culturel et linguistique”

Françoise GRENAND

(éditeur)

REVUE D'ETHNOLINGUISTIQUE

(CAHIERS DU LACITO)

7

EXTRAIT

Publié avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PARIS

Serge BAHUCHET

CHANGEMENTS CULTURELS ET CHANGEMENTS LINGUISTIQUES DANS LA FORÊT D'AFRIQUE CENTRALE

1 - INTRODUCTION

1.1. Langue et Culture

La description d'une société pose le principe d'une adéquation entre la langue et la culture. Le chercheur en sciences humaines étudiant une civilisation se trouve, tôt ou tard, confronté à des problèmes historiques de changements culturels donc d'évolution, qui posent la question de leur répercussion dans la langue. Il existe en effet un rapport de "connivence" (Bonnassié, 1989) entre une société et sa langue; on peut donc s'interroger sur les effets qu'apportent au langage les changements culturels pouvant intervenir dans une société donnée. Autrement dit, quel type de relation existe-t-il entre l'évolution d'une langue et l'évolution d'une culture ?

Un état de langue reflète un état de pensée, un certain type de structure sociale, un ensemble de techniques défini, une appréhension cognitive spécifique du milieu. La langue étant un instrument de communication, elle remplit une fonction sociale entre les individus qui l'ont en commun. A un instant donné, la langue se confond avec la communauté qui la parle, permettant la communication. Pour la même raison, puisque en principe tous les locuteurs partagent la connaissance des réalités dont leur lexique contient la désignation, il faut que celui qui reçoit le message effectue le même décodage, la même association signe-sens que celui qui l'émet.

Ainsi, lorsqu'une population se trouve confrontée à de nouvelles possibilités (par exemple de nouvelles techniques, de nouvelles ressources cultivées, ou encore un changement de milieu naturel), comment ajuste-t-elle son langage ? A l'extrême, si une population se trouve contrainte, à la suite de contacts sociaux particuliers avec d'autres populations, à changer de langue,

comment interpréter ce changement ? Dans quelle mesure cette mutation linguistique s'accompagne-t-elle d'un changement de société, de culture ? La société qui a changé de langue a-t-elle en même temps pris les éléments de la culture de la société donneuse ? Comment s'établissent l'équilibre, l'adéquation entre nouvelle langue et nouvelle culture ?

Ces questions sur les changements sociaux, culturels et linguistiques ne sont pas sans difficultés méthodologiques. Comment mettre en évidence des changements ? Il faut logiquement un état de départ, puis un état d'arrivée, pour en mesurer les modifications, ce qui implique donc une démarche de comparaison. Lorsqu'existent l'écriture et les archives qui fixent et transmettent un état de langue et de culture passé, la comparaison diachronique est facilitée. Elle devient au contraire très difficile sans archives écrites. Il faut alors pallier cette lacune en extrayant le diachronique du synchronique. On comparera entre elles des sociétés, des langues contemporaines, pour déterminer ce qui leur est commun, ce qui résulte d'héritage ou au contraire d'emprunt et de diffusion, et ce qui est différent.

On voit bien là l'importance que revêt l'étude de *l'emprunt*, qui apparaît comme indissociable de celle du changement. Révélateur des contacts de cultures, donc des événements sociaux, l'emprunt permet de distinguer les changements attribuables aux contacts, de ceux qui résultent d'une évolution endogène de la culture. Ajoutons un point particulier : la présence de vocabulaire technique d'origine étrangère matérialise une circulation du savoir ou du savoir-faire, car à un emprunt technique est aussi associé un emprunt ethnoscientifique.

L'étude d'un complexe d'ethnies contemporaines nous fournit des conditions quasi expérimentales pour envisager ces problèmes d'évolution et de changements culturels, tels qu'ils peuvent se traduire dans la langue. Des sociétés de langues diverses, vivant dans des systèmes économiques et sociaux différents, mais dans un même écosystème, entretiennent entre elles des relations de contact qui ont conduit non seulement à des emprunts culturels et linguistiques, mais aussi à des changements de langues. L'observation fine de ces sociétés nous fournit un matériau comparatif exemplaire qui permet d'analyser en profondeur *les relations entre langue et culture*. C'est précisément en Afrique équatoriale que nous avons pu reconnaître une situation semblable et l'analyser.

1.2. Choix du terrain

La forêt équatoriale africaine constitue un environnement qui, par sa complexité, se prête remarquablement à ce type d'analyse. Cet écosystème est habité par un complexe ethnique formé de sociétés contrastées, des groupes de taille restreinte, des langues diversifiées, et des structures techno-économiques relativement simples. Cet environnement présente tout à la fois une richesse biologique inégalée, de subtiles variations de la faune et de la flore, et une diversité humaine qui confine à la mosaïque de langues, de cultures et d'économies. On y rencontre des complexes pluri-ethniques formés par l'association de types économiques et ethno-écologiques différents (chasseurs-cueilleurs et agriculteurs sur brûlis), et d'autre part des ethnies pratiquant une même économie mais situées dans des régions distantes, sans relation actuelle avec les premières. Or cette même forêt africaine était naguère fort méconnue des anthropologues qui la considéraient comme un milieu uniforme, dépourvu de variations saisonnières, et les sociétés qui y vivent, les Pygmées en particulier, furent longtemps considérées comme les archétypes simples, autarciques et isolés, d'une "société sans histoire". Ainsi les chercheurs du LACITO étudient depuis plus de vingt ans, sous l'impulsion de Jacqueline M.C. Thomas, l'ensemble des langues de République Centrafricaine, oubanguiennes (notamment, pour la région forestière, ngbaka-ma'bo et monzombo) et bantoues (ngando et mbati), avec un effort pluridisciplinaire particulier en ce qui concerne les chasseurs-collecteurs Aka (de langue bantoue).

On peut d'ailleurs considérer les groupes étudiés sur le terrain d'Afrique équatoriale comme des parties d'une société pluriculturelle et plurilinguistique, marquée par des rapports d'inégalité sociale. Il s'agit là d'un contexte qui n'a rien de propre à cette petite région équatoriale, car les sociétés fondées sur un rapport de dominé à dominant sont légion, tant dans le Tiers-Monde que dans le monde industrialisé. Ainsi une étude qui au premier abord pourrait apparaître comme une simple monographie d'intérêt régional – contribution à l'étude systématique des langues africaines, propre à fournir des éléments comparatifs servant à la construction ou à la vérification des théories de la linguistique générale –, une telle étude permet en fait la compréhension de phénomènes qui ont cours à une plus vaste échelle dans des sociétés beaucoup plus complexes.

1.3. L'étude des Pygmées

Pour notre propos, le cas des chasseurs-cueilleurs Pygmées apparaît comme exemplaire car plusieurs niveaux d'emprunt et de changement y sont représentés :

- emprunt (changement) de langue (Grands Noirs donneurs, Pygmées receveurs);
- subséquemment, emprunt de vocabulaire, de techniques et de notions
 - des Grands Noirs donneurs vers les Pygmées receveurs,
 - des Pygmées donneurs vers les Grands Noirs receveurs.

L'aka, langue parlée par les Pygmées qui vivent au sud de la République centrafricaine et au nord du Congo, est, selon la classification de Guthrie¹, une langue bantoue du groupe C10, de même qu'une dizaine d'autres langues parlées par des Grands Noirs agriculteurs. Néanmoins l'aka est une langue à part entière, qui n'est parlée par personne d'autre en tant que langue maternelle, et sans compréhension mutuelle avec les autres langues bantoues du même groupe C10. Les Aka vivent actuellement en contact avec 19 langues différentes, dont 8 oubanguiennes, et dont seulement une fraction leur est génétiquement apparentée.

Les Pygmées Baka pour leur part, vivent au sud-est du Cameroun, au nord-ouest du Congo et au nord-est du Gabon. Le baka appartient à la famille oubanguienne, sous-groupe Gbanzili-Sere des langues oubanguiennes (section de la famille Adamawa-Oubangui, selon la classification de Greenberg, 1966, modifiée par Bouquiaux & Thomas in Samarin, 1971: 225). Ils vivent actuellement sans contact avec aucune des langues de ce groupe, mais au contraire en milieu majoritairement bantou (au moins 14 langues).

Les études linguistiques menées chez les Aka de Centrafrique permettent de poser d'une manière très nette de nouveaux problèmes. On a pour la première fois pu établir qu'un groupe de Pygmées possède une langue qui n'est parlée par aucune autre population actuelle. Au sens propre, il y a bien une langue pygmée. Cependant, cette langue, l'aka, n'est pas isolée pour autant : elle s'insère très nettement dans la famille des langues bantoues, avec d'autres langues parlées par des non Pygmées. Il y a donc des langues pygmées, mais ces langues ne forment pas une famille particulière. Dès lors se pose la

¹ Guthrie (1967-71) a classé les quelques 500 langues bantoues en 19 sections (A à S). Dans chaque section, les langues sont regroupées en unités plus petites, affectées d'un nombre (10, 20, 30 etc.). La section C comprend de nombreuses langues, de C10 à C60. Les autres langues du groupe C10, parlées par des agriculteurs, sont le ngando, le mbati, le pande, le ngundi, le mbomotaba, le bondongo et l'enyéle.

question : emprunt ou parenté (Thomas, 1979) ? Question qui est indissociable du problème de fond, à savoir à quel type de contact social correspond quelle influence linguistique.

L'étude est basée sur la comparaison du lexique aka avec le lexique baka, à partir du vocabulaire de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka* (environ 10 000 mots, Bahuchet & Thomas, 1981 et sous presse), et du *Dictionnaire baka-français* (environ 4 000 mots, Brisson & Boursier, 1979). De plus ces lexiques ont été comparés avec de larges vocabulaires de toutes les langues voisines, du sud de la RCA, du Congo, Cameroun et Zaïre, afin de définir les étymologies ou d'identifier les emprunts (Bahuchet, 1989b).

2 - AKA ET BAKA COMPARÉS : LANGUE ANCESTRALE DES PYGMÉES

En dépit de l'appartenance du baka et de l'aka à deux familles différentes (donc sans intercompréhension), cette comparaison a permis de relever 643 termes similaires dans les deux langues, soit plus de 20 % de leur vocabulaire. Ce vocabulaire commun aux deux langues pygmées est très spécialisé et forme un ensemble cohérent (Tableau I) : 88% (564 mots) appartiennent au vocabulaire spécialisé (contre seulement 45 % pour la langue baka dans son ensemble), et 75 % (480 mots) concernent la forêt (faune, flore, comportement animal, etc.), les outils et les techniques. Il est également important de noter que les Aka et les Baka partagent plus de vocabulaire technique entre eux qu'avec les autres langues bantoues et oubanguiennes parlées dans la région par des agriculteurs. De plus, 12 % de mots se rapportent à la société (c'est-à-dire les termes décrivant des relations sociales, tels que "beau-frère", "ami" ou "visite"), à la musique, aux rituels et à la religion.

TABLEAU I : COMPOSITION DU VOCABULAIRE COMMUN

THÈMES : CHAMPS LEXICAUX	MOTS COMMUNS AKA/BAKA	
	Nombre	% mots communs
NOMBRE TOTAL	643	100
HISTOIRE NATURELLE (animaux, plantes, éléments forestiers, anatomie...)	376	58,5
TECHNIQUES ET OBJETS PYGMÉES	100	15,5
SOCIÉTÉ (parenté, sociologie, rituels, religion, musique...)	75	11,7
REALIA VILLAGEOISES (agriculture, forge, village, outils non pygmées...)	13	2
DIVERS (champs non caractérisés, verbes non techniques...)	79	12,3

Ce lexique commun spécifique à ces groupes Pygmées constitue un ensemble intégré de traits culturels organisé autour d'activités particulières. C'est ce que Sapir (1916) appelait un *complexe culturel*, qui dans ce cas précis, est constitué par des activités forestières, des composants de l'écosystème et des connaissances sur l'histoire naturelle de la forêt équatoriale.

Autrement dit, ce vocabulaire doit être interprété comme étant la persistance d'un substrat économique de techniques, d'outillage et de moyens d'acquisition de la nourriture, mais également d'un substrat social et religieux. Les Pygmées Aka de RCA, de langue bantoue, et les Pygmées Baka du Cameroun, de langue oubanguienne, sont issus de la même ethnie ancestrale que nous avons nommée *Baakaa². Ils se sont scindés au moment de leur prise de contact avec des Bantous C10 d'une part, des Oubangiens du groupe Gbanzili-Sere de l'autre.

FIGURE I : RÉPARTITION DU VOCABULAIRE COMMUN

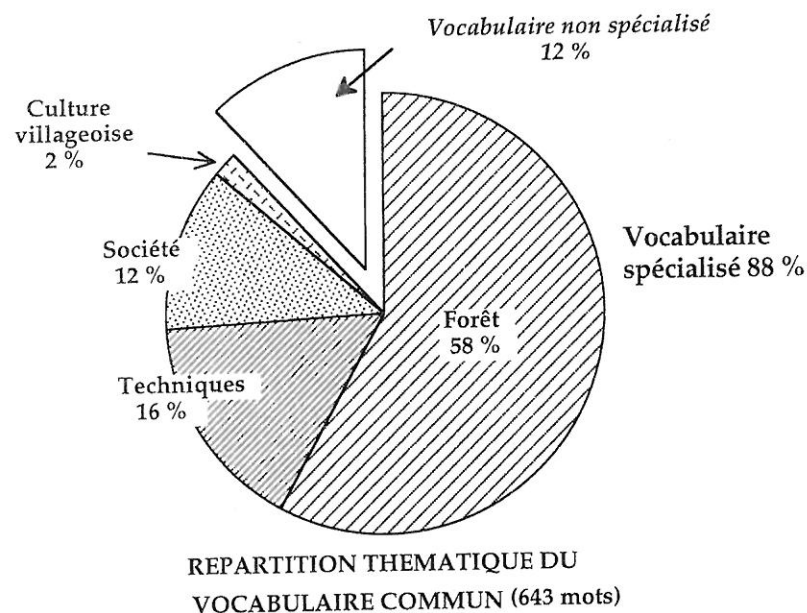


TABLEAU II : DISTRIBUTION DU VOCABULAIRE COMMUN DE L'ÉCONOMIE PAR THÈMES

THÈMES		NOMBRE DE MOTS		%	
ÉCONOMIE & SUBSISTANCE		333		100 %	
Forêt		39		11,7	
	invertébrés		24		7,2
	dont fourmis		8		2,4
	éléments		15		4,5
Techniques & produits de collecte		107		32,1	
	plantes (sp.)		35		10,5
	dont noix & graines		15		4,5
	fruits crus		11		3,3
	feuilles		4		1,2
	divers		5		1,5
	miel		30		9,0
	chenilles		17		5,1
	ignames		9		2,7
	invertébrés		8		2,4
	champignons		6		1,8
	verbes		2		0,6
Techniques & produits de chasse		139		41,7	
	techniques		47		14,1
	dont éléphant		11		3,3
	verbes		3		0,9
	mammifères		46		13,8
	oiseaux		20		6,0
	anatomie		14		4,2
	reptiles		10		3,0
	poissons		2		0,6
Techniques liées à la subsistance		40		12,0	
	cuisine		17		5,1
	dont verbes		8		2,4
	emballages		7		2,1
	habitat		12		3,6
	objets divers		7		2,1
	verbes divers		4		1,2
Agriculture		8		2,4	

²L'astérisque marque un lexème reconstitué d'un état antérieur d'une langue.

2.1. Leur vocabulaire commun : ce qui a persisté

Ainsi l'analyse du vocabulaire fournit des informations très précieuses sur les principales caractéristiques du mode de vie ancien des Pygmées Aka et Baka. On soulignera que la composition thématique du vocabulaire commun correspond précisément aux activités de chasse et de collecte qui restent les plus importantes aussi bien chez les Aka que chez les Baka; ce sont aussi celles qui les caractérisent aux yeux de leurs voisins.

De ce vocabulaire commun, quelques thèmes liés à l'acquisition en forêt et à des notions ethnobiologiques se dégagent d'une manière spectaculaire :

— Ignames (9 mots : plusieurs espèces, phases de croissance, fleurs et fruits, coléoptère parasite et bâton à fouir spécifique) ;

— Récolte du miel (24 mots : plusieurs espèces d'abeilles, leur biologie, leurs bourdonnements, les nids et ruches, l'abattage des arbres, hache et récipients spécifiques) ;

— Activités de chasse (40 mots dont trois verbes : terminologie liée à l'éléphant, signes et marques de pistage, techniques de chasse, rituels).

A travers le vocabulaire de la chasse, il apparaît que ces activités étaient menées collectivement par les hommes avec des sagaies, selon diverses techniques et procédures³. Le gibier le plus valorisé était l'éléphant, dont les langues aka et baka distinguent plusieurs catégories d'âge (baka 14 mots, aka 16 noms dont six sont communs aux deux langues. La poursuite de l'éléphant était menée par le maître-chasseur *tuma; la richesse du lexique rituel concernant cet animal montre le rôle central qu'il tenait dans l'organisation socio-économique *baakaa. Les grands mammifères, et en particulier le potamochère (cochon sauvage, *mundu "harde de *Potamochoerus porcus*"), étaient traqués puis encerclés (*ndemba). Toutefois le gibier plus petit n'était pas négligé ; les rats géants étaient extirpés de leurs terriers (*gbe *Cricetomys emini*), et les cercopithèques étaient attirés par un appeau et tués à l'arc avec des flèches empoisonnées⁴.

En ce qui concerne les activités de collecte, on peut déduire que les ignames étaient déterrées avec des bâtons à fouir et une tarière spéciale (*ndonga, pour l'espèce nommée *esuma, *Dioscorea semperflorens*). Les

³*esendo, *gbegbele, *maka et *nzango sont des termes désignant divers types de sorties de chasse.

⁴*polepole "sifflet-appeau", *nea "poison *Strophantus gratus*", *kola "carquois"; *kalu "*Colobus guereza*", *ngata "*Cercocebus albigena*", *mambe "*Cercopithecus pogonias*", *koi "*Cercopithecus nictitans*".

noix et amandes⁵ de plusieurs arbres et lianes étaient très recherchées, de même que de nombreux champignons (particulièrement plusieurs *Termitomyces*)⁶. Les chenilles d'*Attacidae* étaient collectées à la saison des pluies. La récolte du miel de diverses espèces d'abeilles constituait une activité de première importance, nécessitant des outils spécifiques tels la hache au manche coudé (*suma) et plusieurs récipients particuliers (*pendi, *mokobe) et impliquant une observation très précise du comportement des abeilles (par exemple, on repérait les nids sauvages en recherchant les débris d'abeilles mortes sur les fourmilières, *libenzi).

Enfin, le vocabulaire nous montre aussi que Aka et Baka partagent le même dieu *komba, le même esprit suprême (*zengi) revêtu d'un masque de raphia, les mêmes rites de chasse (*zoboko), la même cérémonie de divination (*embumba), les mêmes (rares) instruments de musique (tambour *mokinda, flûte *biɔ, arc musical à deux cordes *lingbiti) et enfin, la même musique polyphonique avec des yoddles (*yeli).

2.2. Où ils diffèrent : ce qui a changé

Portant notre étude une étape plus loin, on peut poser l'hypothèse que la dispersion des *Baakaa et les divergences subséquentes sont dues à leur association avec d'autres populations à qui, après une période suffisamment longue de contacts étroits, ils ont emprunté la plus grande partie de leurs langues actuelles. A la suite de ces contacts avec, d'une part des Oubangiens, et d'autre part des Bantous, le groupe *Baakaa s'est ainsi divisé en deux. Chaque sous-groupe adoptera la langue des Grands Noirs avec lesquels il va vivre, de telle sorte que de nombreuses générations plus tard, chacun évoluera pour former les groupes ethniques que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Aka et Baka (Bahuchet, 1987, 1989b, Bahuchet & Thomas, 1986).

La démarche est la suivante : la comparaison ayant permis de déterminer les traits semblables, l'interprétation se fait en terme de substrat et d'identité d'origine. En évitant la tautologie, on peut, après avoir démontré une origine commune, procéder au cheminement inverse pour évaluer la diversité actuelle, les différences qui se font jour entre les deux groupes pygmées, dont il

⁵Notamment *Antrocaryon micraster* *bozali, *Gilbertiodendron dewevrei* *bemba, *Iringia excelsa* *payo, *I. robur* *kombele, *I. wombolu* *mobolu, *Klainedoxa gabonensis* *bokoko, *Panda oleosa* *kana, *Telfairia occidentalis* *motumbelumbe, *Treculia africana* *pusa, *Trilepisium madagascariense* *pongi.

⁶*bolondo, *boto, *mobode, *moselile.

convient dès lors de retrouver l'origine. Sont-elles dues à l'influence des groupes d'agriculteurs, à des conditions écologiques différentes, ou bien à des innovations internes ?

Les effets du contact entre les Pygmées et leurs voisins sont évidemment considérables au niveau linguistique. L'emprunt de langue a été total, à tel point que les structures sont entièrement oubanguiennes dans le cas du baka, ou bantoues pour l'aka. Aucun trait grammatical ne persiste d'un stade antérieur de la langue. Au point de vue lexical, les 643 mots communs, qui représentent comme on l'a vu 22 % du vocabulaire, signifient aussi que l'aka et le baka diffèrent à 78 % dans leurs lexiques respectifs, ce qui est très élevé.

Au niveau culturel, les influences sont beaucoup plus difficiles à discerner. Globalement, la culture ancienne des *Baakaa est assez semblable, dans sa structure, aux cultures actuelles, tant des Aka que des Baka. Les différences les plus évidentes concernent quelques activités de subsistance : les Aka chassent collectivement avec des filets (et pas les Baka), alors que les femmes baka pratiquent des pêches collectives pendant la saison sèche (et pas les Aka). En ce qui concerne l'emprunt de techniques, nous devons distinguer entre l'usage d'outils que les Pygmées ne savent pas fabriquer et qu'ils doivent obtenir auprès des Grands Noirs (marmite de terre cuite, lames de fer), et les outils et techniques qu'ils ont appris auprès des Grands Noirs et qu'ils pratiquent eux-mêmes.

Les Pygmées adaptent souvent les objets villageois à leurs besoins ; par exemple, ils lient les lames de fer des agriculteurs aux manches qu'ils préfèrent (manche coudé de la hache, même hampe des sagaies - ce qui se marque aussi dans le vocabulaire, Tableau III). Au contraire, ils fabriquent leurs propres accessoires selon la forme villageoise, et dans ce cas tous ces objets ont remplacé d'anciens objets pygmées : ainsi du mortier creusé à l'herminette, qui remplaça un simple tronc creusé, ou bien des plateaux de bois pour la cuisine, à la place de plaques d'écorce. De même, l'arbalète a remplacé l'arc dans un même ensemble comprenant des flèches végétales empoisonnées et un sifflet-appeau. Les accessoires de la chasse aux singes (arbalète, gibecière) sont employés de la même manière par les Aka, les Baka et les Grands Noirs, mais la forme de l'arme, plus que le vocabulaire, nous montre que Aka et Baka ont appris séparément à fabriquer cette arme. La terminologie montre aussi que les Aka ont adopté auprès d'un groupe bantou non identifié un complexe technique entier : la chasse collective aux filets, avec trois outils principaux (le filet lui-même *bòkîā*, la sagaie-harpon *ndābā* et le petit filet à armature *tòbā*). Si techniques et accessoires sont nettement d'origine villageoise, la pratique est

néanmoins différente : hommes et femmes aka participent à la battue, contrairement aux villageois (et même aux Baka) où seuls les hommes participent à la chasse. Dans une autre modification technique, les Baka, qui adoptèrent le fusil à la fin du siècle dernier, l'adaptèrent à leur chasse à l'éléphant, en fabriquant de courtes sagaies qu'ils enfilent dans le canon du fusil, les propulsant comme une balle.

TABLEAU III : PERSISTANCE DE TERMES SPÉCIAUX

Français	Aka	Baka	Ngando	Ngbaka
hache	<i>zùm b í</i>	<i>kō p ā</i>	<i>zòm b í</i>	<i>kō p ā</i>
manche	<i>s ú m á</i>	<i>s ú m á</i>	<i>p ā n d é</i>	<i>k p è</i>
sagaie	<i>d ì k ò n g ó</i>	<i>m b è n g ā</i>	<i>d ì k ò n g ó</i>	<i>d ó</i>
ligature	<i>n g ā n g ò</i>	<i>n g ā n g ò</i>	<i>m ò p á t á</i>	<i>≠</i>
viande	<i>n ā m ā</i>	<i>s ò</i>	<i>n ā m ā</i>	<i>s ò</i>
sang	<i>m ā n d ā</i>	<i>m ā n d ā</i>	<i>d ì l ó n g ó</i>	<i>n z ē</i>

Des différences existent aussi en ce qui concerne la pratique musicale. Les Aka utilisent un sifflet caractéristique, *mòbéké*, qu'ils mêlent à la voix du chanteur. Aka et Baka emploient tous deux l'arc musical monocorde, mais emprunté indépendamment à des agriculteurs différents. Les vies religieuses montrent des différences importantes. Les Baka ont emprunté à certains de leurs voisins la pratique, très ritualisée, de la circoncision des hommes adultes (*bèkà*). Enfin, les jeunes garçons baka sont initiés à une société secrète, *jēngî*, qui est réellement à la base de l'organisation de la société baka entière. Ce qui est intéressant, c'est que la plupart du vocabulaire concernant l'institution du *jēngî* est partagé par les Baka et les Aka, alors que ces derniers ne le pratiquent pas (plus ?), et que leurs cérémonies sont beaucoup moins vivantes que celles des Baka.

3 - NOMENCLATURES NATURALISTES PYGMÉES : CIRCULATION, RENOUVELLEMENT...

L'analyse du vocabulaire des plantes et des animaux mérite un développement particulier, à la fois parce qu'il est emblématique d'une société forestière et parce que l'on y voit souvent un marqueur privilégié pour l'histoire du peuplement. Le matériel réuni autour des langues aka et baka nous permet en effet d'envisager plusieurs types de circulation du vocabulaire

naturaliste, auxquels correspondent différents problèmes de changements lexicaux.

Quels termes communs trouve-t-on entre les deux groupes Pygmées, Aka et Baka, les Grands Noirs apparentés (Bantous C10 et Oubangiens), et plus largement les langues de la région non apparentées ?

Le premier domaine apportant des informations sur les mécanismes de circulation et d'évolution du vocabulaire est celui des variantes dialectales, que nous avons pu explorer en aka. En effet, nous disposons d'informations précises sur cinq dialectes, dans deux grandes régions, la Lobaye et la Sangha⁷.

3.1. Les dialectes : variations de vocabulaire au sein d'une même langue

En aka, on trouve des variantes lexicales pour tous les types d'êtres vivants, arbres, lianes et herbes, animaux de grande ou de petite taille. Certaines ne sont que de simples variantes phonétiques (par exemple pà l à ~ è.wà l à «rat *Praomys*» ; mð.mb á b á ng á ~ mð.mb â m b á ng á «chenille d'*Imbrasia*» ; mð.k ò k é l é ~ mð.k ò à k é l é «crocodile *Osteolaemus*»). La plupart cependant sont des mots différents.

Généralement on peut retrouver le mot divergent dans une des langues impliquées dans cette histoire, ngando ou ngbaka, mais pas toujours à cause du voisinage direct. Par exemple, pour la Nandinie, les Aka de Bagandou utilisent le nom attesté en ngando, mb é b ò, alors que les autres dialectes utilisent un même terme mb ó k á, à l'est et à l'ouest. Pour le Céphalophe à front noir, les mêmes Aka de Bagandou emploient mð.n z ó m b è, comme les dialectes plus à l'ouest, alors que les Aka de Mongoumba, à l'est, utilisent mð.n d ó b ó, mot attesté en ngando avec lequel ils ne sont pas en contact.

On peut constater la divergence d'un seul dialecte, ou d'une seule localité, par rapport à l'ensemble des autres. Exemples de telles variantes lexicales :

OISEAUX :

Bycanistes cylindricus (Lobaye, Nd) d ì .b è k à, (Bay) k à t á

Corythaeola cristata (Mga) k ó k á, (ailleurs) k ú l á ng ú

Francolinus squamatus (Lobaye) è.k ò à l é, (Sangha) mð.ng à m b ò

SERPENT :

Boulangerina anulata (Lobaye) n z á ng á, (Sangha) ng è k è

CHAMPIGNONS :

Sp. (Lobaye) n z ì ng ó, (Sangha) nd ú ng ú l é

Favolus (Lobaye) s á m b à d ì, (Nd) s á m b à ng á

LIANES :

Acacia pennata (Mga, Ka, Bay) è.p é l é, (Nd) b á l á

Baphiastrum sp. (Ka, Bg) mð.nd ó ng ó b é l á, (Bay) b ò .z è k è

INSECTES :

termitière-champignon (Mga) è.t ú nd ú l ú k ú, (Ka, Nd, Bay) k ù s ù

fourmi *Ponerinae* (Mga) d ì .s ó k ó k ó d ì, (Ka, Nd, Bay) m à .k p è k p è

fourou (Bg) ng b ì ng b ì, (Nd) n z é b é

MAMMIFÈRES :

Eidolon helvum (Mga) k ó b ò, (Bg, Ka) d ì .z à ng á

loutre (Lobaye) z ò k ò, (Sangha) l ò nd ò

Dans quelques cas, il y a autant de termes que de dialectes enquêtés ; par exemple d'Ouest en Est :

«écureuil *Epixerus*» (Bay) mð.k ù à k ù à, (Nd) mð.s ò à s ò à,

(Ka) d ì .s ò à k à s ó á k á, (Mga) d ì .s ò à s ò à l á

«liane *Strychnos camptoneura*» (Bay) è.n ò ng è, (Nd) s á m b á,

(Ka-Bg) ng à nd à, (Mga) è.n ò ng è

«liane *Entada gigas*» (Bay, Nd) b ó ng ó, (Ka-Bg) k ú t ú ng ó, (Mga) t ì l ì k ì

«oiseau indicateur *Indicator minor*» (Bay) è.k p á ng b á, (Nd) è.p é n à p é n à,

(Ka-Mga) è.p á nd á

«arbuste *Penianthus longifolius*» (Bay) s ò m b ò l ò, (Nd-Ka) è.t ò m b ó,

(Mga) è.p é p é

A titre purement indicatif, j'ai procédé à une estimation des proportions des variantes lexicales recueillies dans l'une au moins des cinq localités d'enquête ; malgré le caractère fragmentaire de ces enquêtes (tous les mots n'ont pas été testés partout), l'image qui en ressort est tout de même intéressante (Tableau IV) :

⁷ Abréviation du nom des dialectes : Nd, Ndèlè ; Bay, Bayanga ; Mga, Mongoumba ; Ka, Kenga ; Bg, Bagandou.

TABLEAU IV

	Nombre de noms	Nombre de variantes	% de variation
mammifères	91	30	33
poissons, reptiles et batraciens	50	14	28
oiseaux	73	19	26
champignons	37	9	24
arbres	191	30	16
lianes et herbacées	107	15	14
invertébrés	114	15	13

Pourcentage : nombre de noms présentant des variantes locales divisé par nombre total.

Même si ces nombres sont seulement indicatifs et seraient certainement modifiés par des enquêtes complémentaires, ils montrent que tous les types de vocabulaire n'ont pas la même *stabilité*. Que les mammifères présentent autant de cas de variantes régionales (même si généralement il s'agit de synonymies car les locuteurs connaissent le mot des autres dialectes), correspond tout à fait à la règle de *changement par fréquence d'usage* : ce sont en effet les gibiers les plus fréquents, ou tout au moins les plus volumineux, et l'on en parle souvent. Corrélativement, on remarquera que les êtres vivants les plus petits, les invertébrés, ont aussi la proportion de variantes la plus basse : ce sont des animaux dont on parle assez peu; les noms se conservent.

Toutefois, l'importance relative des variantes dialectales, qui représentent du huitième au tiers des noms de plantes ou d'animaux, nous laisse imaginer l'importance qu'a pu avoir ce phénomène au cours de l'évolution des langues. La diversification dialectale est en effet la première étape conduisant à la diversification des langues.

3.2. Différences entre aka et baka

L'existence d'un vocabulaire commun à ces deux langues génétiquement différentes nous a fait poser l'hypothèse d'une langue commune disparue. Ce vocabulaire, par sa présence même, introduit deux questions : quels sont les éléments du milieu naturel dont les noms sont présents dans ce vocabulaire commun, et pourquoi ont-ils persisté ? A l'inverse, quels mots se sont perdus, et pourquoi ?

On constate que le taux de conservation entre les diverses formes vivantes est loin d'être uniforme : très élevé pour les arbres et les mammifères, il est au contraire faible pour les champignons ou les poissons (Tableau V).

TABLEAU V : POURCENTAGE DES TERMES COMMUNS POUR LES ÊTRES VIVANTS

FORMES VIVANTES	DANS LES DICTIONNAIRES		MOTS COMMUNS A/B	% mots communs/ mots baka *
	Nbre mots AKA	Nbre mots BAKA		
Reptiles, poissons	50	49	12	25
Champignons	37	22	6	27
Lianes et herbes	106	84	25	30
Invertébrés	115	93	36	39
Oiseaux	73	52	21	40
	ENTRÉES PRÉSENTES DANS LES DEUX LISTES		MOTS COMMUNS A / B	%
Arbres	202		119	59
Mammifères	55		43	78

* La liste baka sert de référence car elle compte moins d'éléments que la documentation aka, beaucoup plus riche.

Il est curieux de constater que c'est à peu près exactement l'ordre inverse de celui observé pour les variantes dialectales aka. Par ailleurs, la présence d'un terme en baka et dans l'un ou l'autre des dialectes aka fournit un point de référence autorisant à considérer ce terme comme "d'origine pygmée", plutôt que les autres variantes lexicales. Dans le cas des mammifères par exemple, la fréquence des variantes régionales s'accompagne dans la plupart des cas de la présence d'une de ces variantes en baka, ce qui n'est pas le cas pour les lianes ou les poissons par exemple.

On devra distinguer le cas des mots différents en aka et en baka selon qu'on les retrouve ou non dans les langues apparentées, ce que je discuterai plus loin.

Parmi les êtres vivants dont les noms ne sont pas restés identiques dans les deux langues pygmées, on relève : la majorité des abeilles et des chenilles comestibles, plusieurs ignames, plusieurs lianes à sève potable, plusieurs lianes à fruits comestibles (*Landolphia*), les caméléons, des serpents aussi spectaculaires que les vipères *Bitis* ou le *Naja melanoleuca*, ou encore des oiseaux au cri reconnaissable comme le coucal ou aussi caractéristiques que l'engoulevent, le grand calao ou le perroquet vert.

3.3. Comparaison avec les langues parentes

Lorsqu'on rencontre un terme dans les deux langues pygmées ainsi que dans une langue de Grand Noirs, trois cas sont à considérer, car l'emprunt a pu avoir lieu dans les deux sens (Tableau VI) :

— le mot est d'origine pygmée et il est passé dans l'une ou l'autre langue des Grands Noirs (dans ce cas évidemment il n'y a pas eu de changement dans la nomenclature pygmée);

- le mot est présent dans les deux langues pygmées mais à l'évidence d'origine non pygmée (reconstructible dans une proto-langue);
- le mot n'est présent que dans l'une des deux langues pygmées, il a été emprunté en même temps que la langue actuelle.

TABLEAU VI : EXEMPLE DE DISTRIBUTION DE NOMS DE MAMMIFÈRES

PYGMÉES		BANTOU C 10		OUBANGUIENS		
Aka	Baka	Ngando	Mbati	Ngbaka	Monzombo	
yíndé	yūndé	kátú	wé t ú	bèlè	ké t ú	Potio
gbè	gbè	sōmbā	sōmbā	gbè	gbè	Rat Gambie
mbóká	mbókā	mbébō	bálā	mbóká	mbókā	Nandrie
bēmbā	bēmbā	bēmbā	mbókō	bēmbā	mbēmbā	C. sylvicollor
mōnzōmbé	mōnzōmbé	mōndōbō	ngayanga	ndáāā	—	C. nigifrons
mbókō	mbókō	mbókō	mbókō	nzālē	mbókō	Buffle
ngūiā	pāmē	ngōyā	ngōyā	pāmē	pāmē	'Sanglier'
ngōmbā	mbóké	ngōmbā	ngōmbā	mbóké	mbóké	Athoue
mbólokó	dēngbē	mbólokó	mbólokó	dēngbē	dēngbē	C. monticola

Dans la mesure où les influences lexicales ont été réciproques (même si elles sont inégales), il est difficile dans ce cas particulier des noms d'êtres vivants, d'appliquer la notion de «langue de prestige». Le fait est cependant qu'une partie du vocabulaire naturaliste a été empruntée par les Pygmées en même temps que leur langue.

Dans le cas des Pygmées encore, la fréquence d'emploi d'un mot, soit le paramètre principal dans l'évolution du vocabulaire, s'évalue dans deux circonstances différentes : le mot est fréquemment employé par les Pygmées entre eux, ou bien il est souvent prononcé dans leurs relations avec les Grands Noirs.

On peut résumer ainsi les cas observés⁸ :

- mots d'origine pygmée, empruntés par les villageois : tous les arbres à amandes (*Irvingia excelsa*, *Panda oleosa*, *Treculia africana*)⁹, et l'arbre à ail dont l'usage alimentaire est évident, *Entandrophragma utile*, *Ongokea gore*, *Lophira alata*, *Staudtia stipitata*, plusieurs *Fagara*, un *Diospyros* et *Massularia acuminata*, dont les usages très variables ne s'imposent pas pour expliquer la diffusion des noms; parmi les animaux, relevons la grande antilope Bongo, les cercopithèques Mone et Hocheur.

- mots présents chez les deux groupes Pygmées mais d'origine villageoise : parmi les arbres, le Fromager *Ceiba pentandra*, le Parasolier *Musanga cecropioides*, l'Arbre à poison *Erythrophloeum angolense* sont plutôt anthropiques; *Alstonia boonei*, *Bosquiea angolense*, les copaliers, le bois de Padouk *Pterocarpus soyauxii* fournissent des produits commerciaux; l'Ayous *Triplochiton scleroxylon* et le Sapelli *Entandrophragma cylindricum* sont les plus importants des «arbres à chenilles»; parmi les invertébrés, le Ver de palmier, l'Huître, la Tique ou le Pou; parmi les vertébrés, le Python royal, la Panthère, le Céphalophe à front noir, le Singe de Brazza, le Daman des arbres, le Situtunga et le Gorille mâle.

- mots empruntés par chaque groupe pygmée en même temps que sa langue : du gibier commun (Pintade, Varan du Nil, Potamochère, Athérure, Céphalophe bleu), des mammifères de grande taille et prestigieux (Chimpanzé, Eléphant), et des animaux plus rares ou rarement tués (Perroquet gris, Hibou, Cercocèbe agile et Pangolin à longue queue) ; parmi les plantes : l'Igname commune *Dioscorea mangenotiana*.

Pouvons-nous expliquer ces changements de vocabulaire par les règles connues¹⁰ ?

• Le nom de *Dioscorea mangenotiana*, et peut-être ceux des écureuils et des petits rongeurs en général, peuvent relever de la règle du *renouvellement interne* : un mot très fréquent qui passe du général au particulier. C'est dans ce type de changement que s'effectue un déplacement de niveau classificatoire, où un nom de catégorie devient nom de type de plante ou d'animal.

• La règle du *renouvellement externe*, où les mots rares sont oubliés et remplacés par des noms d'autres parlers, pourrait s'appliquer aux noms des invertébrés, des petites lianes, mais aussi au Singe de Brazza ou au Céphalophe à ventre blanc, animaux peu fréquents dont les noms diffèrent dans les deux langues pygmées.

• La *conservation* des mots d'usage moins fréquent (mais non rare) s'applique aux cercopithèques, au Céphalophe à dos jaune.

• Les mots qui sont *différents* chez les deux groupes Pygmées mais présents dans les langues des Grands Noirs apparentés ont remplacé des termes «pygmées» disparus, par suite d'un emploi fréquent dans les discours entre Pygmées et Non Pygmées; de ce fait, on peut les considérer comme faisant partie du vocabulaire de base. Le cas particulier où une seule des langues

⁸ On en trouvera la démonstration détaillée dans le premier volume de Bahuchet, 1989b.

⁹ On trouvera une analyse des noms d'arbres dans Bahuchet, 1989a.

¹⁰ Les règles de renouvellement du vocabulaire sont rappelées par Haudricourt & Hédin, 1943 : fréquence d'emploi des mots, changements techniques ; mais aussi dans Haudricourt, 1974 : causes phonologiques. On en trouvera un résumé dans Bahuchet, 1989b : 233-234.

pygmées a changé de terme, et pas l'autre (par exemple «abeille», bantou en aka -nzôê-, mais d'origine indéfinissable en baka -tôngîà) correspond peut-être à un terme pygmée conservé.

• Il en va de même avec les noms identiques chez les deux groupes Pygmées mais d'origine extérieure : il s'agit alors d'un emploi fréquent dans les relations entre les Grands Noirs et les Pygmées, *avant* la division de ces derniers. C'est le cas pour des produits de commerce et les arbres anthropiques.

• Restent maintenant les cas des *noms qui sont différents* chez les deux groupes Pygmées mais qu'on ne retrouve pas dans les langues parentes. Certains désignent des plantes ou des animaux dont l'importance n'est pas évidente (des lianes, des petits oiseaux, des invertébrés) et à l'inverse des éléments d'importance quotidienne : les ignames, les abeilles, les chenilles. En l'absence de documents diachroniques ou de comparaisons possibles entre plusieurs langues, il est impossible de montrer comment ces renouvellements, internes ou externes, se sont effectués.

4 - CHANGEMENT OU STABILITÉ DU VOCABULAIRE

4.1. L'évolution lexicale

Ce travail montre nettement que *la spécialisation du vocabulaire est le facteur déterminant pour sa persistance*. En dénombrant, matière par matière, les mots contenus dans le dictionnaire baka (pris comme référence à cause de son ampleur assez limitée, face aux 10 000 termes du corpus aka), et en les rapportant au vocabulaire commun *baakaa (Tableau VII), on constate que *le lexique non spécialisé a été remplacé à 94 %*, c'est-à-dire presque totalement. C'est d'autant plus remarquable qu'il prédomine dans une langue : en baka, ce lexique, noté «divers» dans le tableau, représente 53 % du total.

TABLEAU VII : RENOUELEMENT DANS LE LEXIQUE

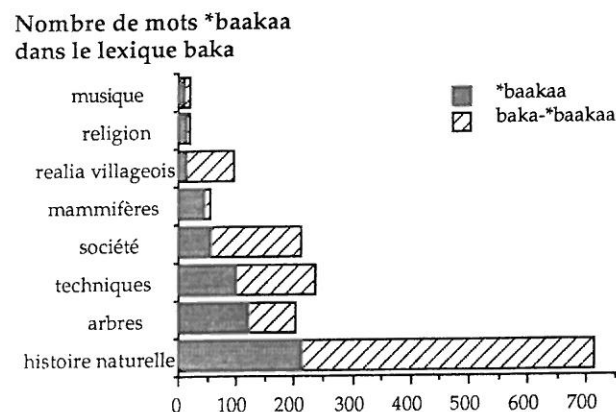
THÈMES	Corpus baka	Mots communs *baakaa	Vocabulaire renouvelé	Stabilité	Renouvellement
	nombre a	nombre b	a - b = c	b/a %	c/a %
histoire naturelle	713	214	499	30	70
arbres	202	119	83	59	41
mammifères	55	43	12	78	22
techniques objets pygmées	236	100	136	42	58
société	214	53	161	25	75
musique	22	11	11	50	50
religion	22	12	10	55	45
réalia villageois	97	13	84	13	87
divers : vocabulaire non spécialisé	1364	79	1285	6	94
récapitulation : vocabulaire spécialisé	1560	564	996	36	64
TOTAL	2924	644	2280	22	78

Il n'en reste pas moins que la plus grande partie du vocabulaire diffère entre les deux langues. Se pose alors la question du *renouvellement lexical*. Il est apparu qu'il ne s'est pas effectué d'une manière homogène dans tout le lexique, mais que certains thèmes montrent au contraire une persistance plus importante.

Un point mérite d'être souligné : le vocabulaire commun ne comporte que 9 % de verbes. C'est dire qu'il est composé dans sa presque totalité par des nominaux, des nominoïdes ou des adjectifs. Paradoxalement ce fait est dû à la plus grande stabilité des structures grammaticales, c'est-à-dire à la grande contrainte que représente la grammaire : dans une situation de mutation structurelle, les verbes, qui sont fortement affectés par la syntaxe au travers de la conjugaison qui modifie notablement leur radical, sont plus aisément abandonnés, alors que les noms sont mieux conservés, dont les modifications dans la phrase, par le jeu du pluriel notamment, restent d'ordinaire limitées à une syllabe. Ils s'insèrent plus facilement dans une structure nouvelle.

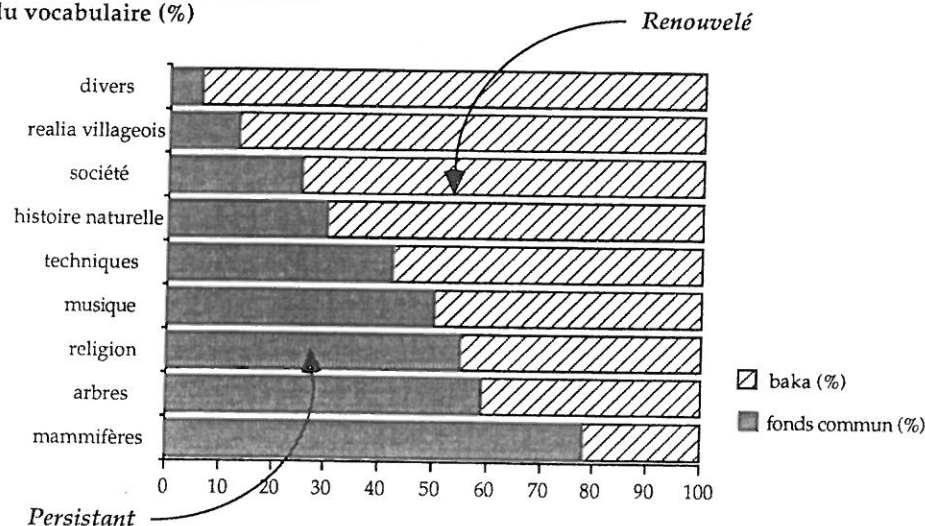
Pour mieux percevoir les différences dans la persistance du vocabulaire, j'ai reporté sur un graphique le nombre de mots communs, dits *baakaa car considérés comme témoignages du passé de ces Pygmées, encore présents dans le corpus baka, matière par matière. La présentation en valeur absolue (Figure II), soit en nombre de mots pour visualiser la part relative de chaque matière, montre que les thèmes d'histoire naturelle (noms d'espèces, anatomie, parties des plantes, éléments, environnement naturel, etc.) sont prédominants à la fois dans le lexique baka et dans le lexique commun persistant. Le deuxième thème d'importance est celui des techniques et objets de récolte et de chasse.

FIGURE II : NOMBRE DE MOTS *BAAKAA DANS LE LEXIQUE BAKA



La représentation graphique en proportion a pour effet de montrer les thèmes qui sont les plus conservateurs, ou pour mieux dire qui ont été moins renouvelés que les autres (Figure III). On remarque alors l'importance des noms de mammifères, celle des noms d'arbres, c'est-à-dire ce qui regroupe les constituants vivants prédominants du milieu naturel, à la fois les plus volumineux, donc les plus visibles, et les sources principales de matière première, technique et alimentaire. Le lexique lié à la musique et à la religion montre un taux très élevé de conservation, ce qui passait inaperçu dans la figure précédente car ce vocabulaire est d'ampleur très réduite. Cela s'accompagne d'une musique d'un style très original, et d'une structure religieuse bien différente de celle des villageois.

A l'inverse soulignons à nouveau la très faible part du vocabulaire lié à la vie des villages (agriculture, habitat, outillage non propre aux Pygmées), qui représente un tout petit nombre (13 mots communs seulement) et montre un taux de renouvellement très élevé (87 %). Il n'y a rien dans le vocabulaire qui vienne étayer l'hypothèse d'une vie agricole des Pygmées dans le passé : *leur vie ancienne était déjà une vie de chasseurs-collecteurs spécialisés dans la forêt.*

FIGURE III : PERSISTANCE ET RENOUVELLEMENT DU VOCABULAIRE
Persistence et renouvellement du vocabulaire (%)

4.2. Interprétation des résultats

On a donc pu trouver du vocabulaire commun aux Aka et aux Baka, formant un **substrat**; on a pu aussi reconnaître des mots empruntés par les *Baakaa à d'autres langues. Bien évidemment la majeure partie du lexique tant de l'aka que du baka provient des langues-sources, bantoue et oubanguienne. Il apparaît de plus que, contrairement à la notion de "vocabulaire fondamental" (Swadesh, 1952) supposé peu susceptible de changement par opposition au vocabulaire spécialisé, plus instable, dans le cas des Pygmées c'est-à-dire dans une situation de bilinguisme inégal aboutissant à un changement de langue, ce vocabulaire «fondamental» s'emprunte *en premier*. Ici, c'est le vocabulaire spécialisé qui s'est conservé (à 36 %), et le vocabulaire fondamental qui a été emprunté (à 94 %). De plus, une partie de ce vocabulaire originel a été empruntée par diverses langues de populations non pygmées, en particulier les langues-mères des langues actuelles parlées par les Pygmées.

A l'inverse, des éléments identiques mais portant des noms différents en aka et en baka impliquent évidemment une perte, c'est-à-dire un *renouvellement* de vocabulaire. Celui-ci s'est effectué soit par *l'adoption d'un terme de la langue-mère* à l'occasion de la mutation linguistique des Pygmées, soit par des *mécanismes de changement internes* à la langue. L'influence des langues est réciproque : d'une part les *Baakaa ont emprunté des mots aux

Grands Noirs avant leur mutation linguistique, d'autre part ils ont également fourni des termes à ces derniers. La vie en commun ainsi que les échanges économiques ou commerciaux entraînent une communication verbale d'où résultent les changements dans la nomenclature.

La *fréquence d'emploi* des mots se confirme comme le facteur principal d'évolution du vocabulaire, selon deux circonstances : soit le terme est fréquemment employé par les Pygmées entre eux, soit il est utilisé au cours de leurs contacts avec les Grands Noirs. On rencontre en effet des proportions variables de noms spécialisés qui sont différents dans les deux langues pygmées, sans qu'on les retrouve dans leurs langues-sources. Il s'agit là de renouvellement interne du vocabulaire.

Comme les autres lexiques spécialisés, la nomenclature ethnobiologique elle aussi a été soumise aux mêmes renouvellements partiels. De nos jours, les Aka et les Baka dénomment sensiblement le même nombre d'espèces vivantes ; on peut penser qu'il en était de même dans l'ancien temps, c'est-à-dire que le savoir ethnoscientifique est de même qualité. Par contre la nomenclature a évolué, en fonction de la règle de fréquence d'emploi. Ainsi, les noms fréquemment prononcés se renouvellent, tout comme les mots rares s'oublient. Le degré de persistance des noms d'espèce est très variable, selon qu'il s'agit d'espèces volumineuses comme les mammifères ou les arbres, beaucoup plus stables, ou de petites espèces comme les invertébrés ou les poissons, peu présents dans le lexique commun. Toutefois ces mécanismes de renouvellement de la nomenclature naturaliste sont en action en permanence, indépendamment de la phase de mutation linguistique qu'ont subit les *Baakaa, puisqu'on trouve déjà des noms d'emprunt dans le fonds commun.

Il ne fait guère de doute que la fréquence d'emploi se conjugue avec la petite taille des communautés pour diversifier les noms, comme semble l'indiquer l'importance actuelle des variantes régionales dont nous avons observé qu'elle peut aller jusqu'à un tiers de synonymie pour des noms d'espèces chez les Aka. On peut penser à un phénomène similaire à «l'effet du fondateur», mécanisme de divergence génétique bien connu dans les micro-sociétés isolées. De plus on sait que pour un petit groupe, toute la population est frontalière, donc bilingue, situation qui favorise l'enrichissement en phonèmes d'une langue, mais probablement aussi l'apport de vocables en synonymie.

Sur le plan de l'histoire des civilisations africaines, la conclusion majeure de ce travail comparatif est qu'à l'origine les Pygmées, lorsqu'ils se sont associés avec les Grands Noirs, en ont bien adopté la *langue* sans pour autant en adopter la *culture*. Ils ne se sont pas fondus dans les sociétés dont ils ont emprunté les langues et *ils n'ont pas changé de mode de pensée*. Cela conduit à s'interroger sur les mécanismes de transmission des langues et des cultures. En effet, les emprunts, de mots et *a fortiori* de langues, doivent nécessairement être *transmis* pour persister. Les éléments linguistiques passent d'un locuteur de la langue-source à un locuteur receveur, mais ils doivent ensuite circuler du receveur aux autres membres de sa communauté, puis aux autres communautés. Ils doivent également sauter d'une génération à l'autre.

Par un mouvement contraire, les phénomènes de *diffusion* se combinent avec la *conservation* d'éléments linguistiques et culturels, en dépit de la mutation linguistique. C'est cet ensemble qui autorise à utiliser les résultats obtenus dans l'étude des langues pygmées, pour élaborer des modèles d'analyse du phénomène de l'emprunt.

5 - CONCLUSION : Pour une étude dynamique des langues et des cultures, une linguistique culturelle comparative et historique

Les matériaux recueillis en Afrique équatoriale et les conclusions que l'on peut tirer de leur analyse ont des conséquences intéressantes pour la compréhension des phénomènes d'évolution du langage. D'une part, on a pu mettre en évidence des modalités différentes de changements et de renouvellement selon que le vocabulaire est spécialisé ou non, indépendamment de l'influence de langues voisines, confirmant ainsi pour des langues africaines, et grâce à une méthode d'ethnolinguistique comparative, des mécanismes internes de fréquence d'emploi qui avaient été établis pour des langues indo-européennes.

D'autre part, on a pu montrer qu'une société est susceptible de changer de langue en empruntant un parler à une autre société, sans pour autant changer dans les mêmes proportions sa propre culture, c'est-à-dire sans être intégrée dans la culture de la société dont elle emprunte la langue.

Ces conclusions touchent à plusieurs domaines : la sociolinguistique (contact de langues et de cultures), l'évolution lexicale, l'évolution des cultures, aspects témoignant en définitive des processus d'emprunt, de diffusion et de transmission culturelle du savoir.

L'évolution d'une culture fait appel à des mécanismes de *transmission*. De ce fait, les problèmes d'évolution culturelle sont liés à des problèmes de psychologie évolutive. C'est l'existence de *mécanismes d'apprentissage* qui rend possible les changements culturels et permet leur *diffusion* à travers toutes les classes d'âge d'une société. De là, se pose le problème de la *pertinence* culturelle : comment un trait culturel nouveau se trouve-t-il admis dans une société, avec quelles marges de variabilité, avec quelle tolérance ? Par le fait que la langue reflète directement une culture, une histoire linguistique peut rendre compte de l'évolution de l'esprit humain.

Par ailleurs, l'étude des interférences linguistiques et culturelles entre Pygmées et Grands Noirs contemporains, c'est-à-dire entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs, pourrait contribuer à établir des *modèles* propres à la reconstruction des contacts préhistoriques entre sociétés de types économiques différents, contacts qui ont toujours présidé à la diffusion de nouvelles langues. Que l'on songe par exemple à la période cruciale de l'expansion des langues indo-européennes, entre les premiers agriculteurs et les derniers chasseurs d'Europe.

Il apparaît que les points clefs pour la compréhension des phénomènes d'évolution des langues sont *l'emprunt, la diffusion et la glossogénèse* : dans quel condition une langue forme-t-elle ou emprunte-t-elle un mot ? Cette question ouvre deux dimensions différentes de la réflexion. D'une part, elle appelle des analyses de type cognitif : dans la mesure où la langue est utilisée comme révélateur de la compréhension du monde, une modification de la nomenclature devrait refléter une différence d'interprétation du monde, et de ce fait, des analyses lexicales fines et comparatives peuvent conduire à des hypothèses sur la perception cognitive. D'autre part, la compréhension des phénomènes d'emprunt dans les langues contemporaines est fondamentale pour une réévaluation des principes de la reconstruction des langues-mères, c'est-à-dire pour la linguistique historique dans son ensemble. Plusieurs débats actuels opposent linguistes et archéologues sur les modalités de diffusion des langues et cultures dans le passé (par exemple autour de l'ouvrage de C. Renfrew, 1987, concernant les Indo-Européens, mais le même type de question se pose notamment à propos du phénomène de l'expansion bantoue). L'apport à la linguistique historique de la méthode de *linguistique culturelle*, comme celle que je préconise, peut résider dans la définition du contexte des interrelations sociales entre sociétés différentes, conduisant à une diffusion lexicale et culturelle, pour définir les conditions qui président à l'emprunt, et montrer quel contexte social, quel type d'interactions conduisent à l'emprunt

linguistique. Plus précisément, dans quelle condition une innovation lexicale individuelle (liée au contact du locuteur d'une langue A avec un locuteur d'une langue B) est-elle susceptible de se diffuser à l'intérieur de l'ensemble de la communauté A ?

Il va de soi qu'une telle recherche centrée sur les phénomènes d'emprunt et de diffusion doit s'appuyer sur une solide information anthropologique, sociale et même écologique sur les sociétés considérées. En effet une analyse extrêmement fine des langues en jeu est nécessaire, qui implique nécessairement une analyse également fine du milieu naturel et technique (il faut savoir comment l'on nomme aussi bien les éléments naturels que les artefacts) et également une analyse encore plus difficile à mener de signifiants des relations sociales au sein des groupes et entre les sociétés étudiées. Il est par conséquent impossible de mener à terme une étude linguistique significative sans qu'elle s'accompagne d'une ethnographie détaillée.

On peut imaginer des modèles à tester sur le terrain pour évaluer quantitativement et qualitativement la part de l'intensité des relations sociales, de la nature de ces relations et du contexte socio-économique. La quantité de mots empruntés dans un domaine particulier représente une interaction intense, ou bien elle est le reflet de certaines circonstances et certains contextes. En examinant le contexte de l'emprunt dans des langues et cultures modernes en contact, on doit être à même de dégager des principes généraux, qui permettraient de mieux analyser ce phénomène de l'emprunt dans le cadre de la linguistique historique.

Sans avoir encore défini les terrains d'application, on peut déjà penser que les meilleures conditions sont réunies là où une population, divisée, occupe des écosystèmes différents. Elle est alors appelée à nommer des éléments du milieu qui lui étaient inconnus précédemment. Que l'on songe à des populations de langues bantoues d'Afrique équatoriale, dont certaines vivent en savane, et d'autres en forêt dense, mais également au cas de populations créoles peuplant plusieurs îles (en comparant à la fois les îles entre elles et avec le continent d'origine), des populations telles que les Indochinois Hmong transplantés en Guyane, ou encore de grandes ethnies de Nouvelle Guinée, comme les Enga, qui peuplent tout à la fois des hautes montagnes tropicales et des fonds de vallées de forêt dense.

Autant dire que c'est uniquement par un retour au terrain que l'on fera évoluer nos vues sur l'évolution des langues...

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAHUCHET S.,
 — 1987, Les Pygmées d'Afrique, maillon de l'histoire ? *Le Courrier du CNRS*, 69-70 - : 56-60.
 — 1989a, Les noms d'arbres des Pygmées de l'Ouest du bassin congolais. *Adansonia*, *Bull. Mus. Nat. Hist. Nat.*, série Botanique, Paris, 4e série, 11-4 : 355-365, 1 carte.
 — 1989b, *Les Pygmées Aka et Baka : contribution de l'Ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique centrale*, Université René Descartes-Paris V, Thèse de Doctorat d'Etat ès Lettres et Sciences Humaines, 766 p.
- BAHUCHET S. et THOMAS J.M.C. (éds.),
 — 1981, *Encyclopédie des Pygmées Aka, Techniques, langage et société des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine*, Paris, Peeters-SELAF, (T.O. 50), 15 vol. en cours de publication.
- BAHUCHET S. & THOMAS J. M. C.,
 — 1986, Linguistique et histoire des Pygmées de l'ouest du bassin congolais, *Sprache und Geschichte in Afrika*, 7-2 : 73-103.
- BONNASSIÉ P.,
 — 1989, Préface, Banniard M., *Genèse culturelle de l'Europe, Ve-VIIIe s.*, Paris, Seuil, Points Histoire, n° 127, 260 p.
- BRISSON R.,
 — 1984, *Lexique français-baka*, Douala, BP 5351, 396 p.
- BRISSON, R. & BOURSIER D.,
 — 1979, *Petit dictionnaire Baka-Français*, Douala, B.P. 1855, 506 p.
- GUTHRIE M.,
 — 1967-1971, *Comparative Bantu*, Hants, Gregg, 4 vol.
- HAUDRICOURT A.G.,
 — 1974, Le nom du champ sur brûlis et le nom de la rizièrre, Paris, *Etudes rurales* 53/56, pp. 467-471.

- HAUDRICOURT A.G. et HÉDIN L.,
 — 1943, *L'homme et les plantes cultivées*, Paris, NRF-Gallimard, 237 p.
- RENFREW C.,
 — 1987, *Archaeology and language, The puzzle of Indo-European origins*, Penguin Books, 346 p.
- SAMARIN W.J.,
 — 1971, *Adamawa-Eastern*, Sebeok (ed.), *Current Trends in Linguistics*, Vol. 7 : *Sub-Saharan Africa*, Paris/La Haye, Mouton, pp. 213-244.
- SAPIR E.,
 — (1916) 1969 - Ethnologie et histoire : question de méthode, *Anthropologie*, 2. *culture*, Paris, Editions de minuit, pp. 9-105.
- SWADESH M.,
 — (1959) 1964, Linguistics as an instrument of prehistory, Hymes (ed.), *Language in culture and society*, N.Y., Harper & Row, pp. 575-584.
- THOMAS J. M. C.,
 — 1979, Emprunt ou parenté ? A propos des parlers des populations forestières de Centrafrique, S. Bahuchet (ed.), *Pygmées de Centrafrique*, Paris, SELAF, pp. 141-169.